

## Tombstone

Gémeaux ascendant Cancer. C'est mon signe. Il m'arrive, lorsque je vais chez le médecin ou chez le dentiste, de feuilleter la littérature mise à disposition dans la salle d'attente. J'y trouve rarement les ouvrages de *La Pléiade* ou le *Sociographe*. Alors je prends ce qui me tombe sous la main... de *Femme actuelle* à *Jours de France* en passant par *Paris Match* et bien d'autres revues de cette presse qu'on n'achète pas, ou alors un peu honteusement, lorsqu'on épouse la vulgate de la bien-pensance intellectuelle.

Mais là, dans l'antichambre anonyme du secret médical, fragilisé par la faiblesse du corps, je peux baisser la garde et mettre en sourdine les hurlements de mon surmoi scandalisé.

Alors, j'y vais : je me délecte de tout avec la boulimie décomplexée de l'abstinent libéré. Tout y passe, de la vie des stars aux régimes alimentaires, en passant par les derniers canons de la mode vestimentaire... une véritable orgie des papilles neuronales... et puis j'arrive à l'horoscope.

Il est souvent périmé. On vous met rarement à disposition l'hebdomadaire de la semaine... des vrais rats ces toubibs. Alors je fais un effort de mémoire et je me dis que je vais quand même vérifier à postériori. Comme ils sont souvent un peu basiques ces horoscopes, je fais des recoupements avec mon signe et mon ascendant, je fais ma tambouille, je mets au point des combinaisons sophistiquées à la recherche de la clef qui va m'ouvrir les portes de ma destinée. Je ne trouve jamais, mais l'exercice est amusant. Ça vaut les mots croisés.

Une fois sorti du havre douillet du cabinet sponsorisé par la sécurité sociale et les laboratoires pharmaceutiques, délesté d'une fragilité à ce point assumée que je l'ai totalement déléguée au corps médical, je reviens à la réalité et remets à sa place la grande illusion du destin, ce grand étendard agité par la coalition des forces astrales, religieuses et du hasard, comme de leurs déclinaisons libérales de tout poil. Des paradis, je ne vois plus que les fiscaux. Ouf! Sauvé pour un temps.

---

(1) Cyrulnik, Boris, *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob, 1999, p. 133.

Déterminés que nous sommes par l'immense poids des structures économiques et sociales, tout combat est bon à prendre dès lors qu'il est destiné à écorner l'illusion de la liberté dont la force même de ces structures nous amène à nous bercer. C'est aussi sous cet angle que l'on peut lire les propos de Boris Cyrulnik (1) lorsqu'il écrit : « Faire le récit de soi, ce n'est pas rien. Les mots utilisés pour se mettre en scène ne sont pas des codes inactifs, comme l'énumération administrative d'une série d'objets ou d'événements. L'enjeu politique du récit de soi est énorme : sauver Narcisse. L'effet affectif est important : il tisse un lien d'intimité avec l'auditeur. Et surtout, il supprime le clivage. Comme si le locuteur disait : "Jusqu'à aujourd'hui, je n'exprimais que la partie transparente de moi, la plus socialisée selon les conventions de notre culture. Je me faisais aimer par la partie aimable de moi. Et je taisais la partie douloureuse, pas vraiment secrète mais plutôt mise à l'écart, de ma personnalité. Désormais, en mettant à jour toute mon histoire, je demande qu'on m'aime tel que je suis." On peut entendre une telle déclaration affective et l'apprécier. On peut aussi en être gêné. Il s'agit de deux stratégies relationnelles totalement différentes. Aimer l'histoire de la vie de l'autre, c'est accepter une relation intime par récit ou livre interposé. À l'inverse, ceux qui sont gênés par l'aveu, et éprouvent une sensation d'impudeur ("Il se met à nu") témoignent d'une intention de n'établir leurs relations que par les circuits sociaux convenables. Ils se protègent d'une rencontre intime avec l'auteur derrière la convention des stéréotypes sociaux ».

Il y a quelques années, alors que j'étais hospitalisé (décidément, ça insiste dirait mon psychanalyste qui n'existe pas), je regardais à la télé un western intitulé *Tombstone* (2). Ça raconte l'histoire de Wyatt Earp, ce justicier légendaire qui ne pouvait pas s'empêcher, au nom de son amour de la loi, d'aller au-devant des pires dangers, et qui, par ailleurs, disait rêver d'une vie normale. À la fin du film, après avoir pacifié la ville de Tombstone, occis une bonne vingtaine de malfrats, perdu son frère et quelques amis dans la bagarre, il va voir son vieil ami Doc Holiday qui est en train de mourir de la tuberculose, et il lui redit : « Tu vois Doc, j'aurais tellement aimé avoir une vie normale ». Et là Doc Holiday, magnifique dans son rôle

---

(2) Cosmatos, George, Jarre, Kevin (réalisateurs) *Tombstone*, film cinématographique, Hollywood Pictures, 1993.

de vieux sage moribond, lui répond : « Il n'y a pas la vie normale, Wyatt, il y a juste la vie ».

C'est de cette vie-là dont nous parlent les deux textes qui suivent.

Le troisième « Kevin et la dame au fauteuil » est à votre disposition sur le site du *Sociographe*.

Bonne lecture

Didier Wouters